

Les destins croisés d'Alphonse Daudet et d'Edmond Rostand

– anecdotes littéraires –

Jean-Marie Apostolidès

Si elle n'a pas la puissance des analyses traditionnelles, fondées sur une théorie, l'anecdote littéraire possède néanmoins un pouvoir d'évocation surprenant, qui prolonge la lecture et facilite la rêverie. J'aimerais me livrer à cet exercice en comparant les destins croisés de deux écrivains, Alphonse Daudet d'une part, Edmond Rostand de l'autre.

Apparemment, tout sépare les deux hommes, en dehors du fait qu'ils viennent du sud de la France et font carrière à Paris. Alphonse Daudet naît à Nîmes, le 13 mai 1840, dans un milieu modeste. Son père, Vincent Daudet, était un fabricant et marchand de foulards, un modeste soyeux qui passa sa vie à faire de mauvaises affaires. Sa mère, Adeline Reynaud, native du Vivarais, de l'Ardèche, appartient aux mêmes professions mais vient d'un milieu plus aisé. La légende rapporte que le couple eut dix-sept enfants, dont trois seulement survécurent, Ernest (né en 1837), Alphonse et une sœur plus jeune. Quand Alphonse eut neuf ans, les parents quittèrent Nîmes pour Lyon, où les affaires du père ne furent pas meilleures. Un des premiers livres publiés par Daudet, *Le petit Chose* (1868), raconte cette enfance grise d'une façon véridique, du moins dans la première partie.

A 18 ans, Alphonse se retrouve à Paris et fait la connaissance de Frédéric Mistral. Il devient peu après troisième secrétaire du duc de Morny, époque pendant laquelle il publie un premier recueil de poèmes, *Les Amoureuses*. En 1867, il épouse Julia Allard (1847-1940), femme de lettres et de tête, qui sera un soutien constant dans sa vie et dans sa carrière. Ils auront trois enfants, dont deux fils écrivains. Le premier, Léon Daudet (1867-1942), fait d'abord des études de médecine avant de se consacrer au journalisme et aux lettres. Sa production littéraire est impressionnante, touchant à tous les genres, même si l'on se souvient aujourd'hui de lui comme d'un pamphlétaire ayant brossé des portraits redoutables de ses contemporains, à la manière de Saint-Simon. Son engagement dans l'Action française permet de le classer parmi les polémistes d'extrême droite ; il a en horreur la démocratie parlementaire et souhaite l'avènement d'un régime autoritaire et conservateur, sous l'égide d'un roi, et dans la tradition chrétienne. Je rappelle qu'Alphonse Daudet est incroyant, même s'il partage nombre de valeurs transmises par le christianisme. Dans la mesure où son père meurt jeune (à 57 ans), des suites d'une grave maladie de la moelle épinière dont il souffre pendant dix ans, Léon Daudet se démarque assez vite de lui, sans qu'il y ait pourtant rupture totale entre le père et le fils. Mais Alphonse se méfie de tout engagement, qu'il soit politique, religieux ou même

culturel. Il n'acceptera jamais d'entrer à l'Académie française et les félibres le tiendront pour un renégat après la publication de *Tartarin de Tarascon*.

A l'inverse, Léon Daudet s'engage tête baissée dans les causes qui lui semblent mériter son adhésion, quitte plus tard à nuancer ses opinions premières. Ainsi, alors qu'il enfourche au moment de l'affaire Dreyfus le cheval de l'antisémitisme, il mettra un bémol à sa haine des juifs après la Première Guerre mondiale. En 1929, dans son volume *Paris vécu, rive droite*, il écrit que l'antisémitisme ne fait plus partie de sa personnalité.

Au niveau privé, Léon Daudet se marie en 1891 avec Jeanne Hugo, la petite fille de Victor Hugo, dont il divorce quatre ans plus tard. En 1903, il se remarie avec une cousine, Marthe Allard, qui partage ses idées. Ils auront ensemble plusieurs enfants, dont Philippe Daudet (1909-1923), qui se suicide à quatorze ans, et François Daudet, né en 1912, qui sera médecin et journaliste. Le couple Alphonse Daudet-Julia Allard a un second enfant en 1878, alors que la carrière d'Alphonse prend son essor à Paris. Ce fils, Lucien Daudet (1878-1946), bien que se sentant différent de son aîné dès son adolescence, ne rompra jamais avec ses parents. Très proche de sa mère, écrasé par la figure de son père (auquel il rend un hommage dans son livre de 1941 *Vie d'Alphonse Daudet*), il est à la fois peintre et homme de lettres. Mais, dans les deux cas, il ne pourra jamais rivaliser avec ses modèles, Whistler dans la peinture, Alphonse Daudet dans la littérature, et il gardera toujours le sentiment d'être un raté. Il passera sa vie dans l'ombre maternelle, Julia Allard étant son seul amour véritable. La légende lui prête des relations homosexuelles avec Marcel Proust ou Jean Cocteau, pour ne nommer qu'eux. Il sera proche de Maurice Rostand, le fils aîné d'Edmond, dont le profil ressemble au sien.

Edmond Rostand pour sa part provient d'une famille aisée de Marseille. Il naît en 1868 et meurt à Paris (de la grippe espagnole) en 1918, au début de la cinquantaine, alors qu'Alphonse Daudet décède à 57 ans. Les deux hommes sont marqués par la maladie, même si celle de Daudet fut la source d'un véritable calvaire dont son volume apocryphe, *La doulou*, porte témoignage. Les deux écrivains publient d'abord des vers, avant de se tourner vers le théâtre. Si Rostand conserve le théâtre comme genre de prédilection, après l'échec de *L'Arlésienne* en 1872, Daudet ne revient au théâtre qu'occasionnellement. Il se voudra davantage romancier, à la façon de ses amis proches, Flaubert, mais surtout Edmond de Goncourt et Emile Zola. Un autre point saillant dans ces destins croisés: Rosemonde Gérard (1871-1953) jouera auprès de Rostand un rôle équivalent à celui de Julia Allard auprès de Daudet, l'une et l'autre sacrifiant plus ou moins leur carrière de femme de lettres pour rester dans l'ombre de leur grand homme. Cette générosité et ce dévouement ne sont sans doute plus de notre époque et on en oublie fréquemment la noblesse. Comme les Daudet, les Rostand ont deux fils, mais c'est l'aîné des Rostand, Maurice, qui manifestera un attachement excessif à sa mère. Au point de vue émotionnel et sexuel, Maurice est homosexuel, comme Lucien Daudet, alors que son frère Jean ne l'est pas. Les deux hommes, Lucien Daudet et Maurice Rostand, se fréquenteront et resteront amis, en dépit de treize années de différence.

Chez les Rostand, c'est Jean, le fils cadet (1894-1977), qui fait preuve d'indépendance, même si sa carrière n'a rien de comparable avec celle de Léon Daudet. Jean est biologiste, mais il écrit des livres destinés au grand public cultivé. Ses premiers volumes (*Le retour des pauvres*, 1919, *La loi des riches*, 1920, *Pendant qu'on souffre encore*, 1921) témoignent de son engagement social à gauche. On peut le classer dans la catégorie des moralistes, avec des volumes comme *De la vanité et de quelques autres sujets* (1925) ou *Journal d'un caractère* en 1931. Plus tard, nombre de ses titres contiendront le terme *biologiste*, insistant sur la dimension scientifique de sa démarche. Ce qui est surtout remarquable c'est qu'il poursuit une carrière de chercheur en dehors des cadres universitaires, situation impossible de nos jours. Comme Léon Daudet, mais dans le camp d'en face, Jean Rostand s'implique dans la vie publique, militant contre l'armement atomique, pour la libre pensée (il est athée) ou la liberté de l'avortement.

Alphonse Daudet et Edmond Rostand se sont fréquentés, probablement après le début de la maladie du premier. Outre le témoignage de Lucien Daudet, Edmond de Goncourt, l'ami le plus proche d'Alphonse, rapporte dans son *Journal*, en date du 15 mars 1896, un dîner chez l'éditeur Fasquelle où les convives sont, outre Daudet, son épouse et leur fils aîné, «le ménage Zola, le ménage Richepin, le ménage Mirbeau [...], le ménage Rostand, un poète à l'estomac pessimiste et une femme à la peau comparable à une rose dans du lait.¹» Il ne fait aucun doute que Rostand s'est rendu plusieurs fois rue de Bellechasse, pour rendre hommage à son aîné. Il y eut entre eux une communauté d'intérêt (ils étaient tous deux fervents de théâtre) en même temps qu'une relation filiale, Edmond Rostand étant le contemporain de Léon Daudet, le fils d'Alphonse.

Ces relations, si elles furent brèves, n'en sont pas moins remarquables, puisque marquées à la fois par la mort d'Alphonse Daudet et la création de *Cyrano de Bergerac*, au théâtre de la Porte Saint-Martin. La scène est rapportée par Lucien Daudet : «Le jeudi soir 16 décembre [1897], on venait de se mettre à table pour le dîner. Alphonse Daudet au haut bout, comme toujours, sa chère Julia, madame Allard [mère de Julia], les deux fils, la petite Edmée. Il était question du *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand dont la répétition générale aurait lieu le lendemain, (Alphonse Daudet avait une vive sympathie pour ce jeune poète et pour sa femme), et, à ce propos, rappela le *Voyage dans la lune* du vrai Cyrano./ Au milieu d'une phrase, un grand soupir, un râle très court, la tête penchée de côté [...] Il était mort sur le coup, d'un arrêt du bulbe.²» Ainsi, la vie se chargeait de croiser définitivement ces deux destins puisqu'Alphonse Daudet mourut en évoquant *Cyrano de Bergerac*, qu'il s'apprêtait à aller applaudir quelques jours plus tard avec son épouse, lors de cette fameuse création restée dans la mémoire de tous ceux qui y assistèrent.

¹ . Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, Paris, Edition Robert Laffont, collection Bouquins, 1989. Cf. Tome III, pp.1254-1255. La femme à la peau comparable à une rose dans du lait est naturellement Rosemonde Gérard.

² . Lucien Daudet, *Vie d'Alphonse Daudet*, Paris, Editions Gallimard, 1941, p.274.

Au-delà de l'anecdote, peut-on entrevoir quelque chose de plus entre les deux hommes, ou plutôt entre leurs deux pièces les plus fameuses? Rappelons d'abord que si la comédie héroïque de Rostand connut immédiatement le succès, le chef-d'œuvre théâtral de Daudet, *L'Arlésienne*, fut d'abord un four, lors de sa création au théâtre du Vaudeville, le 1er octobre 1872. Même la musique de Bizet ne fut pas épargnée. Le pompeux Francisque Sarcey, qui va hurler de joie vingt-cinq ans plus tard lors de la première de *Cyrano*, ne ménage pas ses sarcasmes à Daudet. Son éreintement débute ainsi: « *L'Arlésienne* ne ferait pas un bon opéra: le malheur est qu'elle ne fasse pas un meilleur drame. Je commence à croire que décidément M. Alphonse Daudet, ce charmant esprit, n'est pas né pour le théâtre. La donnée qu'il a choisie, où il s'est acharné, montrerait seule à quel point il manque de sens dramatique.³ » L'échec de sa pièce incite Daudet à abandonner le théâtre, même s'il y revient plus tard, toujours traumatisé par l'incompréhension du public à ses débuts. « C'est très malheureux, écrivit-il à ce propos, parce que je croyais vraiment n'avoir rien écrit de plus profond... et je me demande même si, un jour, je pourrai faire mieux.⁴ » La pièce fut reprise au Théâtre de l'Odéon, sous la direction de Porel, le 5 mai 1885. Lors de cette reprise, elle connut enfin le succès, mais l'imbécile Sarcey, pour ne pas se déjuger, continua à chercher les mauvaises raisons pour lesquelles le public ne suivait plus son jugement éclairé⁵. Ce que l'Oncle ridicule reprochait à la pièce de Daudet, c'est de n'avoir pas montré le personnage principal, alors que c'est ce coup d'audace qui nous rend aujourd'hui le drame si poignant et si novateur.

Précurseur de Freud dans plusieurs de ses œuvres, Alphonse Daudet nous prouve ainsi que *L'Arlésienne*, l'amour absolu, n'existe pas. Il s'agit d'un fantasme masculin, lié au personnage de la mère, inventé dans ce drame autant par le *gardian* Mitifio que par Frédéri, le fils de Rose Mamaï. A cette hauteur de vue, on peut comparer cette pièce au chef-d'œuvre d'Alfred Hitchcock, *Vertigo*, dans lequel Madeleine Elster n'existe pas plus que la belle fille d'Arles. Ici encore, il s'agit d'un fantasme masculin, d'abord initié par Gavin Elster, puis développé par Scottie Fergusson, qui tient dans ce drame un rôle équivalent à celui de Frédéri, dans le drame de Daudet.

Le rapprochement entre Daudet et Rostand nous autorise à regarder d'un autre œil *Cyrano de Bergerac*. En effet, plus qu'un être de chair, Roxane appartient elle aussi à la famille des *Arlésiennes*, ces femmes fascinantes et irréelles, qui naissent du désir masculin. Cyrano autant que Christian l'a littéralement inventée. C'est un fantasme (né de l'imagination romantique de Rostand) que les deux protagonistes masculins ont créé, comme un lien indéfectible entre eux, et qu'ils invitent le public à partager⁶. Si l'on prend Roxane pour un personnage vrai, on est frappé par son

³ . *Le Figaro*, octobre 1872.

⁴ . Cité par René Benjamin, in *Conférencià*, 5 août 1927.

⁵ . Sur tout ce contexte, je renvoie à l'édition bilingue de *L'Arlésienne*, préfacée par Marie-Thérèse Jouveau, à qui j'emprunte les renseignements ci-dessus. Cf Anfos Daudet, *L'Arlatenco*, Lis Ami d'Anfos Daudet, Mas-Muséon de La Vignasso, Vivarés, 1976.

⁶ . A ce propos, qu'on me pardonne de renvoyer à mon propre essai, *Cyrano, qui fut tout et qui ne fut rien*, Les Impressions nouvelles, Paris-Bruxelles, 2006.

aveuglement et souvent par sa niaiserie; mais si on la rapproche de *L'Arlésienne*, que Daudet rend invisible pour mieux souligner son origine fantasmagorique, alors nous sommes à même de comprendre qu'elles relèvent l'une et l'autre du mythe de la Femme fatale, qui structure l'imaginaire bourgeois dans la seconde partie du XIXe siècle, et sans doute encore au cours du siècle suivant.

Jean-Marie Apostolides est romancier, essayiste, auteur dramatique, metteur en scène et professeur de littérature et théâtre à l'Université de Stanford aux Etats-Unis.